

<p>A Cassandre</p> <p>Mignonne, allons voir si la rose Qui ce matin avoit desclose Sa robe de pourpre au Soleil, A point perdu ceste vesprée Les plis de sa robe pourprée, Et son teint au vostre pareil.</p> <p>Las ! voyez comme en peu d'espace, Mignonne, elle a dessus la place Las ! las ses beautez laissé cheoir ! Ô vraiment marastre Nature, Puis qu'une telle fleur ne dure Que du matin jusques au soir !</p> <p>Donc, si vous me croyez, mignonne, Tandis que vostre âge fleuronne En sa plus verte nouveauté, Cueillez, cueillez vostre jeunesse : Comme à ceste fleur la vieillesse Fera ternir vostre beauté.</p> <p>Pierre deRonsard, Mignonne, allons voir... « À sa maîtresse », <i>les Odes</i> (1550-1552)</p>	<p>Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage, Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison, Et puis est retourné, plein d'usage et raison, Vivre entre ses parents le reste de son âge !</p> <p>Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village Fumer la cheminée, et en quelle saison Reverrai-je le clos de ma pauvre maison, Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?</p> <p>Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux, Que des palais Romains le front audacieux, Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :</p> <p>Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin, Plus mon petit Liré, que le mont Palatin, Et plus que l'air marin la douceur angevine</p> <p>Du Bellay « Heureux qui comme Ulysse... », <i>Les Regrets XXXI</i> (1558)</p>
<p>Baise m'encor, rebaise-moi et baise ; Donne m'en un de tes plus savoureux, Donne m'en un de tes plus amoureux : Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.</p> <p>Las ! te plains-tu ? Çà, que ce mal j'apaise, En t'en donnant dix autres doucereux. Ainsi, mêlant nos baisers tant heureux, Jouissons-nous l'un de l'autre à notre aise.</p> <p>Lors double vie à chacun en suivra. Chacun en soi et son ami vivra. Permetts m'Amour penser quelque folie</p> <p>Toujours suis mal, vivant discrètement, Et ne me puis donner contentement Si hors de moi ne fais quelque saillie.</p> <p>Louise Labé, poème extrait des <i>Sonnets et Élégies</i> (1555)</p>	<p>Depuis six mille ans la guerre C'est un Russe ! Egorge, assomme. Plait aux peuples querelleurs, Un Croate ! Feu roulant. Et Dieu perd son temps à faire C'est juste. Pourquoi cet homme Les étoiles et les fleurs. Avait-il un habit blanc ?</p> <p>Les conseils du ciel immense, Celui-ci, je le supprime Du lys pur, du nid doré, Et m'en vais, le cœur serein, N'ôtent aucune démente Puisqu'il a commis le crime Du cœur de l'homme effaré. De naître à droite du Rhin.</p> <p>Les carnages, les victoires, Rosbach ! Waterloo ! Vengeance ! Voilà notre grand amour ; L'homme, ivre d'un affreux bruit, Et les multitudes noires N'a plus d'autre intelligence Ont pour grelot le tambour Que le massacre et la nuit.</p> <p>La gloire, sous ses chimères Aucun peuple ne tolère Et sous ses chars triomphants, Qu'un autre vive à côté ; Met toutes les pauvres mères Et l'on souffle la colère Et tous les petits enfants. Dans notre imbécillité.</p> <p>Notre bonheur est farouche ; On pourrait boire aux fontaines, C'est de dire : Allons ! mourons Prier dans l'ombre à genoux, ! Aimer, songer sous les chênes ; Et c'est d'avoir à la bouche Tuer son frère est plus doux. La salive des clairons.</p> <p>L'acier luit, les bivouacs On se hache, on se harponne, fument ; On court par monts et par vaux ; Pâles, nous nous déchaînons ; L'épouvante se cramponne Les sombres âmes s'allument Du poing aux cris des chevaux. Aux lumières des canons.</p> <p>Et l'aube est là sur la plaine ! Oh ! j'admire, en vérité, Et cela pour des altesses Qu'on puisse avoir de la haine Qui, vous à peine enterrés, Quand l'alouette a chanté. Se feront des politesses Pendant que vous pourrirez,</p> <p>Et que, dans le champ funeste, Les chacals et les oiseaux, Hideux, iront voir s'il reste De la chair après vos os !</p> <p>Victor Hugo <i>Liberté, égalité, fraternité Chansons des bois et des rues, 1866</i></p>

<p>Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices, Suspendez votre cours ! Laissez-nous savourer les rapides délices Des plus beaux de nos jours !</p> <p>" Assez de malheureux ici-bas vous implorent ; Coulez, coulez pour eux ; Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ; Oubliez les heureux.</p> <p>" Mais je demande en vain quelques moments encore, Le temps m'échappe et fuit ; Je dis à cette nuit : " Sois plus lente " ; et l'aurore Va dissiper la nuit.</p> <p>" Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive, Hâtons-nous, jouissons ! L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ; Il coule, et nous passons ! "</p> <p>Alphonse de Lamartine « Le lac », extrait <i>Les méditations poétiques</i>, 1820</p>	<p>Voici venir les temps où vibrant sur sa tige Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir; Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir; Valse mélancolique et langoureux vertige!</p> <p>Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir; Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige; Valse mélancolique et langoureux vertige! Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,</p> <p>Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir! Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.</p> <p>Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir, Du passé lumineux recueille tout vestige ! Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige... Ton souvenir en moi luit comme un ostensor!</p> <p>Charles Baudelaire, « Harmonie du soir » <i>Les Fleurs du mal</i>, Spleen et Idéal, 1857</p>
<p>Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime, Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.</p> <p>Car elle me comprend, et mon cœur, transparent Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême, Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.</p> <p>Est-elle brune, blonde ou rousse?—Je l'ignore. Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore Comme ceux des aimés que la Vie exila.</p> <p>Son regard est pareil au regard des statues, Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a L'inflexion des voix chères qui se sont tues.</p> <p>Paul Verlaine « Mon rêve familial », <i>Poèmes saturniens</i>, 1866</p> <p>Sensation</p> <p>Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers, Picoté par les blés, fouler l'herbe menue, Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds. Je laisserai le vent baigner ma tête nue.</p> <p>Je ne parlerai pas, je ne penserai rien : Mais l'amour infini me montera dans l'âme, Et j'irais loin, bien loin, comme un bohémien, Par la nature, heureux comme avec une femme.</p> <p>Arthur Rimbaud, « sensation », <i>Poésies</i>, 1870</p>	<p>C'est sur un cou qui, raide, émerge D'une fraise empesée <i>idem</i>, Une face imberbe au cold-cream, Un air d'hydrocéphale asperge.</p> <p>Les yeux sont noyés de l'opium De l'indulgence universelle, La bouche clownesque ensorcèle Comme un singulier géranium.</p> <p>Bouche qui va du trou sans bonde Glacialement désopilé, Au transcendant en-allé Du souris vain de la Joconde.</p> <p>Campant leur cône enfariné Sur le noir serre-tête en soie, Ils font rire leur patte d'oie Et froncent en trèfle leur nez.</p> <p>Ils ont comme chaton de bague Le scarabée égyptien, à leur boutonnière fait bien Le pissenlit des terrains vagues.</p> <p>Ils vont, se sustentant d'azur! Et parfois aussi de légumes, De riz plus blanc que leur costume, De mandarines et d'œufs durs.</p> <p>Ils sont de la secte du Blême, Ils n'ont rien à voir avec Dieu, Et sifflent: "Tout est pour le mieux, Dans la meilleur' des mi-carême!"</p> <p>Jules Laforgue « Pierrots » <i>L'imitation de Notre-Dame la Lune</i> (1886)</p>

<p>La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs Vaporeuses, tiraient de mourantes violes De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles. C'était le jour béni de ton premier baiser. Ma songerie aimant à me martyriser S'enivrait savamment du parfum de tristesse Que même sans regret et sans déboire laisse La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli. J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue Et dans le soir, tu m'es en riant apparue Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.</p> <p>Stéphane Mallarmé « Apparition » <i>Poésies</i> (1887)</p>	<p>Ma femme à la chevelure de feu de bois Aux pensées d'éclairs de chaleur A la taille de sablier Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de [dernière grandeur Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche A la langue d'ambre et de verre frottés Ma femme à la langue d'hostie poignardée A la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux A la langue de pierre incroyable Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre Et de buée aux vitres Ma femme aux épaules de champagne Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace Ma femme aux poignets d'allumettes Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur Aux doigts de foin coupé Ma femme aux aisselles de martre et de fênes De nuit de la Saint-Jean De troène et de nid de scalares Aux bras d'écume de mer et d'écluse Et de mélange du blé et du moulin Ma femme aux jambes de fusée Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir Ma femme aux mollets de moelle de sureau Ma femme aux pieds d'initiales Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent Ma femme au cou d'orge imperlé Ma femme à la gorge de Val d'or De rendez-vous dans le lit même du torrent Aux seins de nuit Ma femme aux seins de taupinière marine Ma femme aux seins de creuset du rubis Aux seins de spectre de la rose sous la rosée Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours Au ventre de griffe géante Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical Au dos de vif-argent Au dos de lumière A la nuque de pierre roulée et de craie mouillée Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire Ma femme aux hanches de nacelle Aux hanches de lustre et de pennes de flèche Et de tiges de plumes de paon blanc De balance insensible Ma femme aux fesses de grès et d'amiante Ma femme aux fesses de dos de cygne Ma femme aux fesses de printemps Au sexe de glaïeul Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens Ma femme au sexe de miroir Ma femme aux yeux pleins de larmes Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée Ma femme aux yeux de savane Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu</p>
<p>Sous le pont Mirabeau coule la Seine Et nos amours Faut-il qu'il m'en souvienne La joie venait toujours après la peine Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure Les mains dans les mains restons face à face Tandis que sous Le pont de nos bras passe Des éternels regards l'onde si lasse Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure L'amour s'en va comme cette eau courante L'amour s'en va Comme la vie est lente Et comme l'Espérance est violente Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure Passent les jours et passent les semaines Ni temps passé Ni les amours reviennent Sous le pont Mirabeau coule la Seine Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure</p> <p>Guillaume Apollinaire "Le Pont Mirabeau" <i>Alcools</i> (1912)</p>	<p>Ma femme aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu</p>
<p>Au petit jour naît la petite aube, la microaube Puis c'est le soleil, bien à plat sur sa tartine Il finit par s'étaler, on le bat avec le blanc des nuages et la farine des fumées de la nuit et le soir meurt, la toute petite crêpe le Crépuscule</p> <p>Raymond Queneau Le début et la fin <i>Le chien à la mandoline</i>, 1958</p>	<p>André Breton, extrait de <i>Clair de terre</i>, 1931.</p>

<p>... et qu'avoir vaincu n'est trois fois rien Et que tout est remis en cause du moment que l'homme de l'homme est comptable Nous avons vu faire de grandes choses mais il y en eut d'épouvantables Car il n'est pas toujours facile de savoir où est le mal où est le bien</p> <p>Vous passerez par où nous passâmes naguère en vous je lis à livre ouvert J'entends ce cœur qui bat en vous comme un cœur me semble-t-il en moi battait Vous l'userez je sais comment et comment cette chose en vous s'éteint se tait Comment l'automne se défarde et le silence autour d'une rose d'hiver</p> <p>Je ne dis pas cela pour démoraliser Il faut regarder le néant En face pour savoir en triompher Le chant n'est pas moins beau quand il décline Il faut savoir ailleurs l'entendre qui renaît comme l'écho dans les collines Nous ne sommes pas seuls au monde à chanter et le drame est l'ensemble des chants</p> <p>Le drame il faut savoir y tenir sa partie et même qu'une voix se taise Sachez-le toujours le chœur profond reprend la phrase interrompue Du moment que jusqu'au bout de lui-même le chanteur a fait ce qu'il a pu Qu'importe si chemin faisant vous allez m'abandonner comme une hypothèse</p> <p>Je vous laisse à mon tour comme le danseur qui se lève une dernière fois Ne lui reprochez pas dans ses yeux s'il trahit déjà ce qu'il porte en lui d'ombre Je ne peux plus vous faire d'autres cadeaux que ceux de cette lumière sombre Hommes de demain soufflez sur les charbons A vous de dire ce que je vois"</p> <p>Louis Aragon, Epilogue in <i>Les Poètes</i>, 1960</p>	<p>Ce sont les mères des hiboux Qui désiraient chercher les poux De leurs enfants, leurs petits choux, En les tenant sur les genoux. Leurs yeux d'or valent des bijoux Leur bec est dur comme cailloux, Ils sont doux comme des joujoux, Mais aux hiboux point de genoux ! Votre histoire se passait où ? Chez les Zoulous ? Les Andalous ? Ou dans la cabane bambou ? A Moscou ? Ou à Tombouctou ? En Anjou ou dans le Poitou ? Au Pérou ou chez les Mandchous ? Hou ! Hou ! Pas du tout, c'était chez les fous.</p> <p>Robert Desnos « Les hiboux »</p>
<p>Comme dans l'éponge il y a dans l'orange une aspiration à reprendre contenance après avoir subi l'épreuve de l'expression. Mais où l'éponge réussit toujours, l'orange jamais : car ses cellules ont éclaté, ses tissus se sont déchirés. Tandis que l'écorce seule se rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité, un liquide d'ambre s'est répandu, accompagné de rafraîchissement, de parfums suaves, certes, - mais souvent aussi de la conscience amère d'une expulsion prématurée de pépins.</p> <p>Faut-il prendre parti entre ces deux manières de mal supporter l'oppression ? - L'éponge n'est que muscle et se remplit de vent, d'eau propre où d'eau sale selon : cette gymnastique est ignoble. L'orange a meilleur goût, mais elle est trop passive, - et ce sacrifice odorant...c'est faire à l'opresseur trop bon compte vraiment.</p> <p>Mais ce n'est pas assez avoir dit de l'orange que d'avoir rappelé sa façon particulière de parfumer l'air et de réjouir son bourreau. Il faut mettre l'accent sur la coloration glorieuse du liquide qui en résulte qui en résulte, et qui, mieux que le jus de citron, oblige le larynx à s'ouvrir largement pour la prononciation du mot comme pour l'ingestion du liquide, sans aucune moue appréhensive de l'avant - bouche dont il ne fait pas hérissier les papilles.</p> <p>Et l'on demeure au reste sans paroles pour avouer l'admiration que mérite l'enveloppe du tendre, fragile et rose ballon ovale dans cet épais tampon - buvard humide dont l'épiderme extrêmement mince mais très pigmenté, acerbement sapide, est juste assez rugueux pour accrocher dignement la lumière sur la parfaite forme du fruit.</p> <p>Mais à la fin d'une trop courte étude, menée aussi rondement que possible, - il faut en venir au pépin. Ce grain, de la forme d'un minuscule citron, offre à l'extérieur la couleur du bois blanc de citronnier, à l'intérieur un vert de pois ou de germe tendre. C'est en lui que se retrouvent, après l'explosion sensationnelle de la lanterne vénitienne de saveurs, couleurs et parfums que constitue le ballon fruité lui-même, - la dureté relative et la verdure (non d'ailleurs entièrement insipide) du bois, de la branche, de la feuille : somme toute petite quoique avec certitude la raison d'être du fruit.</p> <p><i>Francis Ponge</i>, « L'orange » <i>Le Parti-pris de Choses</i>, 1942</p>	<p>Un homme paisible</p> <p>Étendant les mains hors du lit, Plume fut étonné de ne pas rencontrer le mur. " Tiens, pensa-t-il, les fourmis l'auront mangé... " et il se rendormit.(...)</p> <p>Peu après, un bruit se fit entendre. C'était un train qui arrivait sur eux à toute allure.</p> <p>" De l'air pressé qu'il a, pensa-t-il, il arrivera sûrement avant nous " et il se rendormit. Ensuite, le froid le réveilla. Il était tout trempé de sang. Quelques morceaux de sa femme gisaient près de lui. " Avec le sang, pensa-t-il, surgissent toujours quantité de désagréments; si ce train pouvait n'être pas passé, j'en serais fort heureux. Mais puisqu'il est déjà passé... " et il se rendormit.</p> <p>- Voyons, disait le juge, comment expliquez-vous que votre femme se soit blessée au point qu'on l'ait trouvée partagée en huit morceaux, sans que vous, qui étiez à côté, ayez pu faire un geste pour l'en empêcher, sans même vous en être aperçu. Voilà le mystère. Toute l'affaire est là-dedans.</p> <p>- Sur ce chemin, je ne peux pas l'aider, pensa Plume, et il se rendormit.</p> <p>L'exécution aura lieu demain.</p> <p>- Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter?</p> <p>- Excusez-moi, dit-il, je n'ai pas suivi l'affaire. Et il se rendormit.</p> <p>Henri Michaux, <i>Un certain Plume</i>, dans <i>Plume</i>, 1963</p>

L'Épithaphe de Villon ou " Ballade des pendus "

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés, cinq, six :
Quant à la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pièce dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis
Excusez-nous, puisque sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

La pluie nous a débués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis.
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maistrerie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A lui n'ayons que faire ne que soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

François Villon, 1463.